

GAMJANI



Magali Suisse

Gamjani

Les pouvoirs de feu

Roman

Éditions Persée

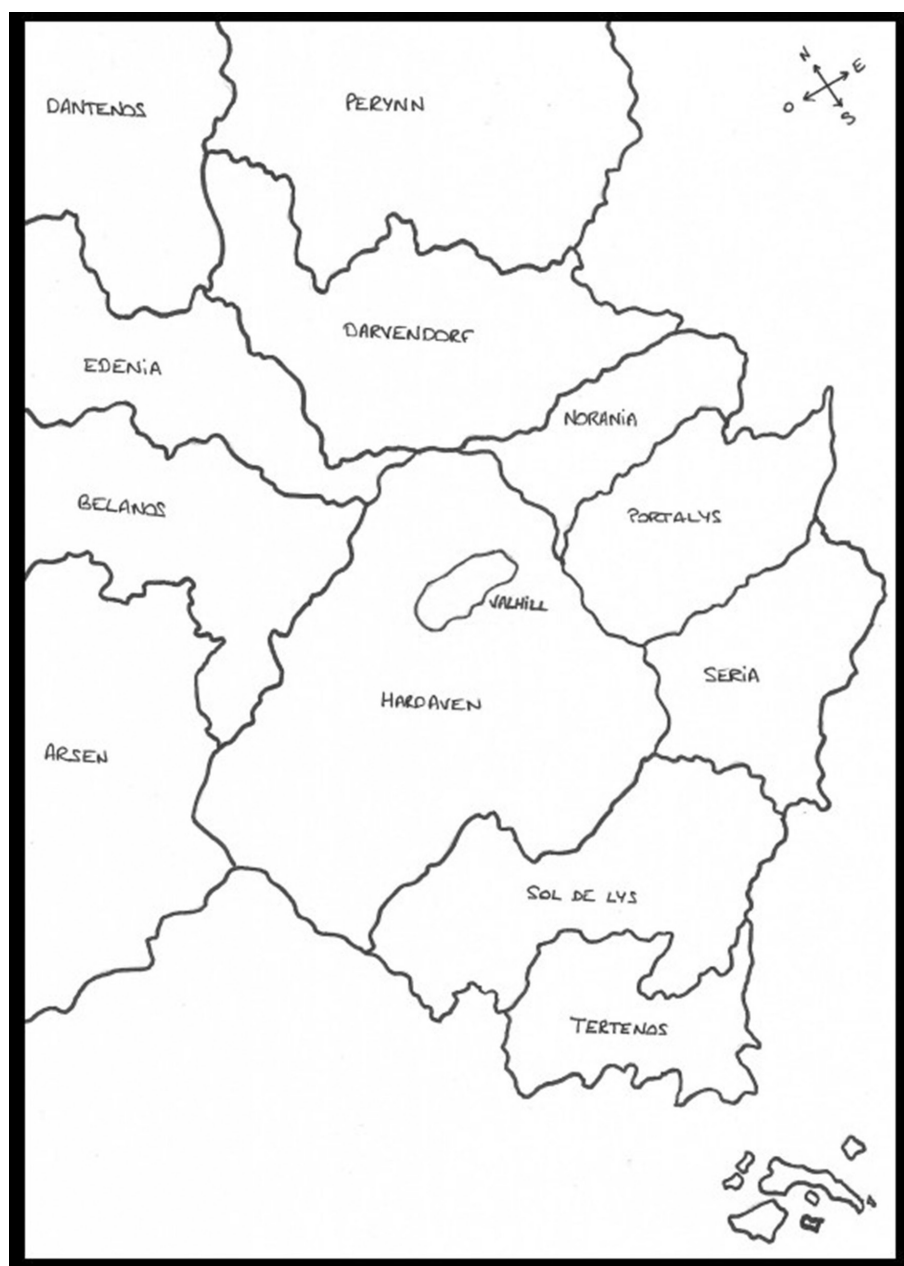
Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages et les événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur et toute ressemblance avec des personnes vivantes ou ayant existé serait pure coïncidence.

Consultez notre site internet



© Éditions Persée, 2022

Pour tout contact :
Éditions Persée – Centre Chester Carlson
ZAC du Moulin des Landes – 2 rue Gutenberg,
44980 Sainte-Luce-sur-Loire
www.editions-persee.fr





CHAPITRE I

Pouvez-vous vous imaginer vous réveiller nu au milieu des bois ? Mais attention, je ne parle pas de nu genre Jardin d'Eden, non. Plutôt du genre, on a retrouvé un cadavre nu au milieu des bois et miracle, il respire encore. C'est ainsi que tout a commencé pour moi à quelques détails près.

Le premier c'est que personne ne m'avait découverte. Je gisais là, à demi-morte lorsqu'un frisson me parcourut l'échine. La douleur fut telle que j'en eu des haut-le-cœur. Bouger n'était donc pas une option pour le moment. Je n'arrivais même pas à identifier ce qui me faisait le plus mal, j'essayais donc de commencer par le plus facile « en théorie » : ouvrir les yeux... Mes paupières étaient lourdes mais après plusieurs essais, je parvins à ouvrir un œil. Je ne distinguais rien de bien précis car la luminosité pourtant faible m'aveuglait. Ma tête reposait sur un sol de terre sèche recouvert d'épines. De là où je me trouvais, il n'y avait que des pins et des sapins en vue. La fraîcheur saisissante me fit frissonner à nouveau, mon corps toujours au supplice. Le soleil n'était pas très haut dans le ciel et ses rayons n'étaient pas encore assez puissants pour me réchauffer. Des oiseaux volaient çà et là et leurs pépiements incessants me martelaient le crâne ; à cela s'ajoutait mon poul battant à tout rompre dans mes tempes, ma tête devait être sur le point d'exploser.

Je tentais de me recroqueviller sur moi-même pour garder le peu de chaleur corporelle qui me restait, serrant mes bras et mes jambes bleuis et éraflés tout contre ma poitrine mais le froid continuait à s'insinuer dans chaque parcelle de mon corps.

J'aurais voulu retomber dans le sommeil pour oublier ma douleur, une douleur sourde qui n'était pas seulement physique à bien y regarder. Mon cœur... mon cœur était comme éteint. Cette flamme qui anime

tout être vivant, cette passion qui éveille les sens m'avait désertée. Je ne ressentais qu'un immense et insondable vide.

Même les larmes libératrices restaient sèches au coin de mes yeux. J'aurais voulu mourir mais même la mort semblait me fuir.

Quelque chose tournait à la lisière de mon esprit sans parvenir à se faire entendre. Épuisée, je perdis à nouveau connaissance. Les oiseaux, toujours aussi bavards, me tirèrent de mon sommeil : je n'aurais donc aucun répit ! Doucement, je me forçais à rouvrir les yeux. Ma vision, encore un peu brouillée mit quelques secondes avant de devenir nette. Je n'avais dû dormir que deux ou trois heures tout au plus mais je me sentais un peu mieux ou pour le moins, un peu moins mal. Je ne pouvais rester là à attendre, bouger était le seul moyen de ne pas sombrer de nouveau. Après plusieurs essais et avec beaucoup de patience, je me mis debout, appuyée contre l'arbre le plus proche le temps que mon corps retrouve son équilibre. Un rapide regard aux alentours ne m'aida pas plus : des arbres à perte de vue.

— Je ne suis pas dans la merde.

Ma voix éraillée me fit un mal de chien.

— Je suis... je suis... mais bordel je suis qui ?!

J'avais beau fouiller mon esprit, c'était le vide total, j'étais une page vierge, pas mal chiffonnée d'ailleurs.

Une petite inspection s'imposait : mes cheveux étaient crasseux, ma tête... il valait mieux ne pas fouiller par-là ! Mes seins aux tétons durcis par le froid ne semblaient pas avoir été épargnés car une large entaille me traversait la poitrine. Cette dernière commençait déjà à cicatriser, mais depuis combien de temps étais-je étendue là ? Mon corps, à l'instar de mes bras et de mes jambes, était recouvert de marques mais leurs provenances restaient un mystère. Ma taille marquée sans être fine et mes hanches voluptueuses devaient me conférer un physique plutôt attirant, dans un état normal dirons-nous. Mais une priorité semblait se dessiner : trouver des vêtements.

Peu importe la direction, il fallait bien se lancer. Le soleil était au zénith et je n'avais aucune idée d'où se trouvait le nord. Je commençais donc à marcher, titubant tel un bébé. Heureusement, je pouvais prendre appui sur les arbres alentours, la forêt était suffisamment dense pour me permettre de progresser petit à petit. Mes pieds étaient en sang mais au point où j'en étais ! Chaque épine de pin au sol semblait prendre un malin plaisir à venir se planter dans ma chair à vif. Je tentais de trouver mon rythme, en étant à l'affût du moindre signe de vie alentour mais

à part quelques écureuils curieux, je ne vis pas âme qui vive. Je trébuchais plusieurs fois sur des racines qui, j'en étais sûre, faisaient exprès de me barrer la route, jurant comme un charretier à chaque nouvelle chute avec un vocabulaire qui aurait fait rougir n'importe quel marin beurré. Chacun son exutoire...

Je me hissais sur une souche et en profitais pour reprendre mon souffle. Ma gorge sèche me faisait souffrir et je me torturais en m'imaginant au milieu de cascades d'eau cristalline où je pourrais étancher ma soif et de sources chaudes fumantes où je plongerais avec délectation pour soulager mon corps contusionné.

Bon, en général dans ce genre de situation, plusieurs possibilités s'offrent à vous :

1. La fille tombe sur un chalet dans les bois et miracle elle trouve des vêtements à sa taille.

2. La fille tombe sur un beau chasseur qui galamment lui prête sa veste et la ramène dans ce fameux chalet.

3. La fille tombe tout cours et on la retrouve six mois plus tard le corps rongé par des vers sans aucun moyen de l'identifier.

On oublie la dernière possibilité sinon, vous vous doutez bien qu'il n'y aurait plus d'histoire, et malheureusement pour moi, on oublie également les deux premières. La réalité fut beaucoup moins « classique ».

Je réussis finalement à me remettre en route, trébuchant toujours autant et jurant toujours autant. Après un temps qui me parut une éternité, j'entendis au loin des bruits étranges. Je ne parvenais pas à identifier ce qui pouvait en être à l'origine mais je devais tenter ma chance... Le bruit n'étant ni constant ni régulier, il m'était difficile de me repérer mais je finis par tomber sur ce qui semblait être une route. Enfin, je savais que c'était une route mais celle-ci avait quelque chose d'étrange... Quelque chose clochait mais ma tête, résolument vide, ne me fournissait aucune information. Je me résolus alors à l'emprunter en essayant de cacher mon anatomie un minimum. Cette fois la chaleur et la régularité du revêtement me soulagèrent quelque peu. Cela faisait à peine quelques minutes que je cheminai lorsque j'entendis à nouveau le grondement que j'avais identifié un peu plus tôt. C'était sûrement à cause de la proximité du bruit mais j'avais l'impression que le tonnerre chargeait et que la foudre allait s'abattre sur moi. Je pris naturellement une position défensive lorsque je vis fondre sur moi une

sorte de projectile sur deux roues. Autant vous dire que ce n'était pas vraiment le mode de transport que j'espérais à cet instant.

Son cavalier, tout de cuir vêtu, s'arrêta sur le bas-côté et le bruit aux sonorités métalliques cessa. J'étais tétanisée, la peur m'intimait de fuir mais je me refusais à m'abaisser à cela. De toute façon, dans mon état, je n'irais pas bien loin. Quand il descendit de son étrange monture, toujours casqué, je modifiais ma posture pour me mettre en mode attaque. Je n'avais rien sous la main pour me battre mais mon corps semblait savoir ce qu'il devait faire. L'homme qui me faisait face (car, vu la carrure, il semblait bien être un homme) pencha la tête sur le côté. Était-il en train de me jauger ou se rinçait-il simplement l'œil ? Je me savais nue mais je préférais ne pas changer de position et rester sur mes gardes. Il leva alors les mains en signe de reddition et recula d'un pas. Il n'en fallut pas plus pour que mon corps cède. La fatigue l'emporta et je tombai à genoux, mes jambes refusant de porter mon poids une seconde de plus. Toujours casqué, il se rua vers moi pour me soutenir. Ma tête bourdonnait comme une ruche mais je ne devais pas perdre conscience, pas maintenant. Il m'aida à me relever et me conduisit jusqu'à sa monture.

— Tu penses pouvoir tenir debout quelques secondes ?

Sa voix me parvenait étouffée.

Avais-je un autre choix que de le suivre ? J'acquiesçais, espérant pouvoir parvenir à rester sur mes jambes. Il se mit rapidement en selle et démarra alors sa machine. Le tonnerre retentit à nouveau, je ne m'attendais pas à un tel vacarme et eus un mouvement de recul en vacillant. Il me saisit rapidement le bras, de peur que je ne tombe ou ne fuie et m'aida à me hisser derrière lui sur son démon rouge.

— Mets tes bras autour de moi et ne me lâche pas avant que je t'en ai donné la permission.

Cette dernière partie de la phrase me fit légèrement tiquer mais à ce stade, je pouvais lui permettre ce petit éclat de virilité mal placé. J'étais toujours désespérément nue comme un ver car il portait une sorte de combinaison intégrale et n'avait sûrement pas prévu de ramasser une paumée exhibitionniste sur le bord de la route.

La selle était... minimaliste mais je pouvais m'estimer heureuse d'en avoir une. Je n'avais aucune idée de l'identité de mon chauffeur mais je m'en fichais royalement, du moment qu'il me sortait de cet enfer. Il serait bien temps, une fois arrivée à destination, de s'inquiéter de ça. La chaleur qui émanait sous la selle contrastait avec l'air frais

qui me fouettait le corps. J'essayais de mettre mon visage à l'abri en le collant dans le dos de mon « sauveur », car il fallait bien le nommer ainsi, du moins pour l'instant. Je m'accrochais à lui avec mes maigres forces et espérais ne pas m'envoler à la première embardée. Le paysage défilait à une vitesse impressionnante et changeait peu à peu. Les arbres laissèrent place à de petites habitations, puis à de plus grandes. Il se mit à slalomer entre les différents véhicules qui lui barraient le passage. J'étais, et ça me coûte de l'admettre, complètement terrorisée devant le spectacle qui s'étalait devant mes yeux mais, paradoxalement, je n'étais pas effrayée par sa conduite pour le moins sportive. Une telle aisance semblait émaner de lui, pas une seconde il ne parut en difficulté, sa conduite était fluide et je l'en remerciais grandement.

Il ralentit finalement et vint s'arrêter devant un imposant bâtiment. Il coupa le moteur mais je ne desserrais pas mon étreinte, non pas parce qu'il ne m'en avait pas donné l'ordre mais parce que j'en étais tout bonnement incapable. Deux personnes en blouse bleue accoururent avec un brancard. Ils devaient me parler mais je n'arrivais pas à les entendre, ils tentaient de me faire lâcher prise mais mes muscles refusaient de m'obéir. Ils réussirent finalement à me descendre tant bien que mal de mon perchoir et ce ne fut qu'une fois allongée sur le brancard que je m'offris le luxe de perdre connaissance.

— Non pas la moindre idée, furent les premiers mots que j'entendis.

— Vous croyez vraiment que si c'était moi, je vous l'aurais déposé à moitié morte, à moto, devant un hôpital ! Sérieusement, vous n'avez pas autre chose à faire là !

J'ouvris les yeux et bizarrement, ma tête ne me faisait plus souffrir. Je ne savais toujours pas à quoi ressemblait mon sauveur, ne distinguant que des ombres à travers le vieux rideau jauni qui faisait office de cloison. Des espèces de tuyaux me sortaient d'un peu partout et d'étranges machines lumineuses me cernaient.

— Calmez-vous mon garçon, pour l'instant vous êtes notre seule piste et je veux savoir où vous trouver si nous avons d'autres questions.

Le rideau s'ouvrit enfin. J'espérais pouvoir voir le visage de mon fameux sauveur mais mes espoirs furent ruinés. Seul se tenait devant moi un vieil homme chauve et légèrement bedonnant, un calepin à la main (quand ça ne veut pas, ça ne veut pas)

— Ah Mademoiselle, vous faites enfin surface ! J'ai quelques questions à vous poser.

Pas une minute de répit, me dis-je en mon for intérieur, je suis en convalescence quand même, merde ! Un « comment vous sentez-vous » c'était trop demander !

— Je vais bien si c'était votre première question, Monsieur.

— C'est Lieutenant pour vous jeune fille et ma première question est : Qui êtes-vous ?

Un simple Lieutenant ! Et il osait me donner des ordres ? Je ne savais pas pourquoi cela me mettait en colère. Décidément je ne savais pas grand-chose, ce n'était apparemment pas mon jour. Pas mon jour... c'est là que je réalisais.

— Quel jour sommes-nous ?

— C'est moi qui pose les questions ici jeune fille et je vous demande comment vous vous appelez !

— Je n'en sais rien. Quel jour sommes-nous ?

— Comment ça, vous n'en savez rien ! On est mardi.

— Je ne me rappelle rien. Quelle date exactement ?

— Le 9 mai. Qui vous a fait ça ?

— Vous êtes bouché ! Je ne me souviens de rien ! Le 9 mai de quelle année ?

— Comment c'est possible de ne même pas savoir en quelle année on est ! Vous vous fichez de moi c'est ça !

Le Lieutenant commençait à perdre patience et moi aussi.

— Commencez par appeler un docte au lieu de me harceler sinon je vous fais bouffer votre calepin et pas comme vous aimeriez.

Je le vis rougir de colère. Il s'apprêtait à riposter quand une femme fit son entrée.

— Ah, vous émergez, c'est bien. Tôt mais bien.

Apparemment je n'avais pas dormi plus de deux heures et, au vu de mes blessures, c'était effectivement une belle récupération.

Elle partit immédiatement à la recherche d'un médecin au grand dam du petit Lieutenant qui décida finalement de tourner les talons percutant au passage le médecin qui lui faisait face.

— Prévenez-moi quand elle se sera décidée à parler.

— Bonjour Mademoiselle, je suis le docteur Sullivan. Vous avez été amenée aux urgences présentant des lésions multiples : deux côtes fêlées, plusieurs contusions et ecchymoses, quelques éraflures mais heureusement rien de bien méchant.

Rien de bien méchant ! Ça se voyait qu'il n'était pas à ma place... Il dut lire sur mon visage que sa réflexion ne m'avait pas ravie car il se ravisa.

— Sans vouloir minimiser vos blessures, nous ne nous attendions pas à ce que vous récupériez si vite...

À y réfléchir, il avait peut-être raison. Il était vrai que depuis mon réveil dans les bois, je me sentais de mieux en mieux et, en y repensant, j'étais persuadée d'avoir eu des côtes cassées tellement ma respiration me faisait mal. Seul le trou dans ma poitrine ne semblait pas s'être atténué. Rien que de le sonder me serrait la gorge. Je ne devais pas y penser, je ne devais pas fouiller par-là, en tout cas pas encore. Je n'étais pas en état. Trop de questions étaient encore sans réponse alors j'étouffais ce sentiment au plus profond de moi-même et fis taire mes émotions.

— Mademoiselle ? Mademoiselle, vous vous sentez bien ? Ce que vous avez vécu a dû être très traumatisant et des psychologues sont à votre disposition si vous avez besoin de parler. Si vous voulez, je peux...

Je le coupai immédiatement.

— C'est très gentil mais ce ne sera pas nécessaire.

— Très bien, comme vous voudrez. Pouvez-vous au moins nous expliquer ce qui vous est arrivé ? Le Lieutenant Banner souhaiterait en savoir un peu plus pour son enquête.

— Comme je l'ai déjà dit à votre « fameux » Lieutenant Banner, je ne me souviens de rien, absolument rien. Je ne sais pas quel jour nous sommes, où je suis et encore moins qui je suis !

Le médecin sortit un dossier et se mit à m'examiner avec attention.

— Nous avons le résultat de vos scans et vous ne semblez pas souffrir d'un traumatisme crânien. Le choc émotionnel pourrait expliquer votre perte de mémoire. Je pense que du repos pourrait vous aider à recouvrer la mémoire.

Il allait refermer le rideau lorsqu'il se retourna.

— Nous allons vous conduire dans une chambre seule afin que vous puissiez vous reposer. Le peu de réponses que je peux vous donner est que nous sommes le 9 mai 2017, que vous vous trouvez au Vibra Specialty Hospital de Portland dans l'Oregon et que vous avez été retrouvée errante à la lisière de la forêt nationale du Mont Hood vers 15 heures. Pour ce qui est de qui vous êtes, nous n'en avons pour l'instant aucune idée mais faisons tout notre possible pour le découvrir.

— Merci, lâchai-je avec un soulagement non feint.

Enfin quelqu'un qui avait des réponses. Même si cela ne m'aidait pas beaucoup, je pus enfin me rendormir en ayant la certitude que j'étais complètement perdue.

CHAPITRE 2

Il tournait tel un lion en cage. Comment la bête avait-elle pu lui échapper ?! Elle était là, il avait senti son souffle pestilentiel sur son visage lorsqu'il l'avait à sa merci et l'odeur de soufre saturait encore l'air.

Il lui avait fallu des semaines de traque incessante pour la capturer, devant à chaque essai redoubler de ruse mais il avait réussi ! Et à cause de l'incompétence de sa garde, sa précieuse prise s'était évanouie dans la nature ! Non, non ce n'était pas possible...

La folie menaçait à tout moment de l'emporter et c'est à cet instant que la lourde porte s'ouvrit lentement dans un grincement des plus irritants.

Il se tourna tel un diable pour voir apparaître un jeune homme tremblant de peur. Il ne devait pas avoir plus de quatorze ans et son air chétif le rendait encore plus méprisable aux yeux de son maître. Son front était perlé de sueur et des tremblements agitaient ses mains. Il se serait probablement effondré si deux soldats ne l'avaient pas tenu fermement sur ses jambes.

Baldrik avait les yeux rivés sur ceux du coupable pétrifié, le transperçant littéralement de son regard bleu acier. Sa colère à elle seule bandait le plus infime de ses muscles puissants. Il approcha à pas lents de sa proie terrorisée, tel un félin en chasse, pour venir se planter de toute sa hauteur devant le garçon qui semblait rétrécir à vue d'œil.

— C'est donc toi le misérable petit cloporte qui l'a laissée s'échapper.

Le jeune homme ne savait plus quoi faire, il ne pouvait soutenir le regard de son maître et essayait vainement de trouver ses mots.

— Monseigneur je suis...

Le garde à sa gauche lui assena un coup de pommeau dans la nuque, le faisant tomber à quatre pattes.

— Agenouille-toi devant ton seigneur et maître.